

se sentaient tout fiers et émus de ce délicieux spectacle animé dans un cadran admirable de belle nature vierge.

Il était midi, et le dîner fut bientôt pris, qui se logeait au vaste et bon hôtel Plouffe ; qui, éventrant les paniers bien garnis apportés "ad hoc" en improvisant, à l'ombre de quelque touffe d'arbres, et sur une nappe d'herbe verte, au bord du lac tranquille, une dinette champêtre ; qui acceptant la frugale et généreuse hospitalité des bons Pères ou des excellentes Filles de la Sagesse, selon qu'il s'agissait des messieurs ou des dames.

Et puis, ce furent les promenades sans fin dans les environs de l'orphelinat : tout ce pittoresque paysage demandait à être exploré par les visiteurs tant soit peu amateurs de belle nature.

Les magnifiques photographies de Montfort, que nous publions aujourd'hui, sortent des ateliers de nos habiles artistes, MM. Laprés et Lavergne, 360, rue Saint-Denis.

## ENCORE UNE "PIRATERIE LITTÉRAIRE"

A M. Jos. Hamel, lac Edouard.

Un par semaine, c'est trop, n'est-ce pas, M. Viator ? S'il vous fallait répondre à celle du numéro du 25 juillet, intitulée "Toi ou moi," voilà que cela deviendrait ennuyeux pour vous. Alors, que diriez-vous d'une acolyte ?

En parcourant le sommaire du MONDE ILLUSTRÉ du n° 638, je fus frappée au titre de la pièce "Toi ou moi !" Je m'empresse de couper mes feuilles ; j'avais tant hâte ! quel souvenir se présentait à ma mémoire ! J'ouvre mes pages vite... mais, ô déception, c'était une vieille histoire... toujours belle, il est vrai, mais pas neuve du tout !

Il y a quatre ans, je recevais gratuitement un numéro d'un petit journal qui (si je me rappelle bien) était imprimé aux Etats-Unis. C'était quelque chose... vais-je le dire ? de si insignifiant, qu'il ne vallait certainement pas la peine de s'y abonner. Il y avait justement de bien une gentille poésie, exactement celle signée aujourd'hui par M. Jos. Hamel, dans LE MONDE ILLUSTRÉ. Je découpai cette poésie et je jetai le journal.

Quelques mois après, par un brillant matin d'été, sous une toilette de vierge, je me rendais à l'église, pour passer hautement, en face du saint autel, le terrible Rubicon pour m'unir à jamais à celui que j'aimais tant... et que j'aime toujours. Tout-à-coup, je pensai à ma poésie !... Une certaine appréhension paralysa mes idées... je vis tout en noir... j'étais mal ! Ah ! j'aurais pleuré !... Mais non, ce n'était pas le temps ; qu'aurait dit mon fiancé ? Je pus alors me maîtriser.

La journée se passa belle. J'oubliai ma poésie.

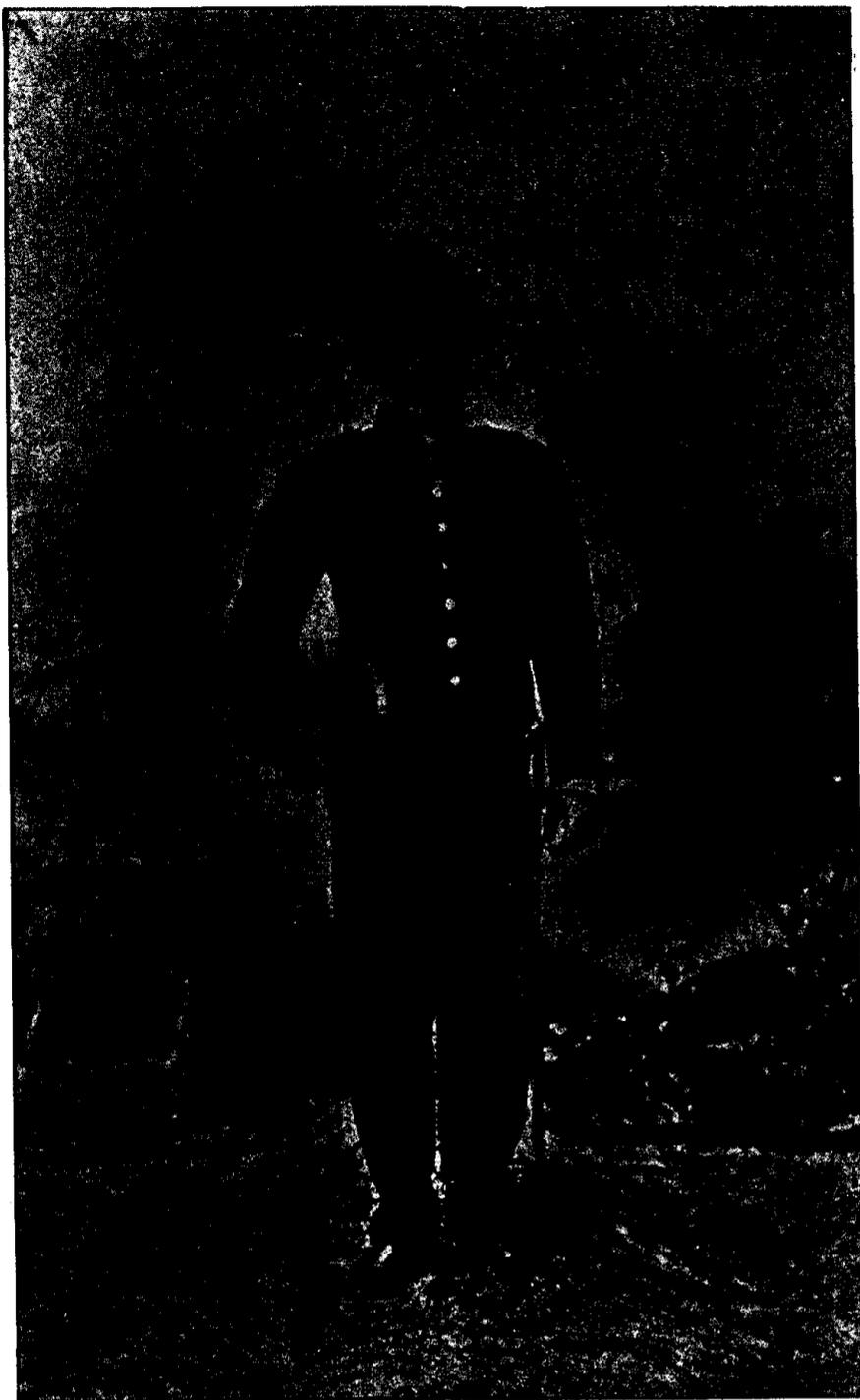
Huit jours après, de retour du voyage de noce, lorsqu'un soir j'étais seule avec mon cher mari, il me prit fantaisie de lui lire la petite pièce littéraire qui me rendait si morose parfois ; quand je l'eus parcourue entièrement, deux grosses larmes inondaient mes yeux ! Et lui, tout d'abord, d'en être un peu attristé ! Mais, surmontant cette idée, d'ajouter :

— Pauvre chérie, pourquoi craindre ainsi ? Voilà de la défiance en la Providence ; la philosophie dit qu'à chaque jour suffit sa peine ; alors pourquoi sonder l'avenir, pourquoi nous préoccuper des amertumes que Dieu nous réserve et nous laisse ignorer ? Nous les accepterons quand elles viendront, mais en attendant profitons de ce que Jésus nous donne ; aimons-nous toujours et vieillissons sans crainte.

Mon mari avait tant raison, que je me pris à rire et à l'aimer davantage. La soirée fut plus belle que toutes les précédentes.

Depuis, je l'ai lue et relue maintes fois (mais je n'ai plus pleuré). Jugez de ma surprise en la voyant apparaître dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ !

Comme je viens de vous le dire, ce n'est pas du neuf que M. Hamel nous communique ; je crois que la piraterie devient de mode pour le mois de juillet !



S. M. ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE

Quoique je n'aie pas voulu du tout contrister ce cher homme, j'ose espérer que, de même que Dussault, il n'y reviendra plus, et que, dorénavant, ces messieurs nous communiqueront les extraits de leur plume seulement et non le mérite des autres portant leur signature.

Sans rancune, messieurs.

LOUISETTE.

## LA CHAUSSURE DE LA FEMME

Nous détachons d'un journal anglais les renseignements suivants à propos de la chaussure de la femme :

Les Orientales marchèrent longtemps les pieds nus. Les Egyptiens maintinrent cette mode, pour leur faire comprendre qu'elles doivent rester dans l'intérieur de la maison. Peu à peu elles adoptèrent la chaussure de leur mari, qui était faite de papyrus.

Les Grecques et les Romaines portaient des sandales de cuir, d'écorce, de fer, d'or, d'argent, d'airain ; les Espagnoles, de genêt tissé ; les Indiennes et les Chinoises, de jonc, de soie et de bois.

Ce fut à Rome qu'on inventa les souliers à talon. Auguste en porta pour rehausser sa

petite taille ; les prêtres en portaient les jours de fête. Les Romaines avaient des chaussures blanches ou rouges.

Les Françaises ont eu presque toujours une chaussure uniforme. Leurs robes, longues et trainantes, les empêchèrent de partager les ridicules de la chaussure des hommes et d'adopter leurs souliers à la pouline.

Sous Philippe-le-Bel, les femmes bourgeoises étaient chaussées de gris, de la même couleur que leurs vêtements, ce qui leur avait fait donner le nom de *grisettes*.

Sous François Ier, la mode des talons hauts nous vint d'Espagne. Elle se répandit et fut surtout en usage sous les règnes suivants jusqu'à la Révolution.

C'est afin de reposer les pieds de cette mode fatigante que l'on inventa alors les mules et les pantoufles.

Les femmes turques portent des babouches. Ce sont des souliers très découverts, doublés de satin blanc et ornés de pierreries et de broderies d'or.

Les Chinois complimentent les pieds des petites filles et leur recourbent les orteils sous le pied, de sorte qu'il ne prend aucun accroissement et qu'il devient incapable de les porter. Lorsqu'elles marchent, elles chancellent et se fatiguent au bout de quelques pas.